

## **DIA L'implicite, un phénomène discursif d'importance majeur pour la traduction**

M. Lederer, Buenos Aires, avril 2016

Je me faisais une joie de participer à ce congrès et je regrette fort de ne pas être parmi vous aujourd'hui. J'espère néanmoins vous intéresser par ce que j'ai à dire.

L'implicite est, certes, un phénomène discursif d'importance majeur pour la traduction mais c'est aussi et d'abord un phénomène omniprésent dans la langue même et dans tout discours, quel qu'en soit la langue. Et comme l'implicite n'apparaît jamais seul, mais toujours en accompagnement d'un explicite, je vais forcément traiter conjointement de l'explicite et l'implicite. Je montrerai d'abord que la langue du discours n'est jamais qu'un explicite qui demande, pour faire sens, à être complété par ce qui reste non-dit ; ensuite, je traiterai de la problématique de la reformulation de cet explicite/implicite dans une autre langue, alors que toutes les langues n'expriment pas les mêmes idées par les mêmes explicites.

### **DIA** *L'explicite/implicite dans l'univers unilingue*

Les sciences du langage ont mis assez longtemps à voir l'intérêt du problème. Au XX<sup>e</sup> siècle, la linguistique s'est longtemps limitée à l'étude de la langue-système, sans aborder le discours. La pragmatique, vers le milieu du siècle a progressé : elle a vu que la partie explicite de la langue était accompagnée d'un implicite méritant qu'on l'étudie. Est-il étonnant que, dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, alors que du côté de la traductologie naissante, l'attention se portait sur l'explicitation du texte traduit par rapport au texte original, linguistes de diverses obédiences et philosophes du langage se soient intéressés à l'implicite ? La langue et la parole, c'est-à-dire l'explicite, ayant longtemps monopolisé l'attention des chercheurs, il était temps de passer à autre chose. C'est ainsi que **DIA** Ducrot, Austin, Grice, Searle, Kerbrat-Orecchioni et d'autres ont exploré le vaste domaine de l'implicite de la langue et du discours.

En France, Ducrot et plus tard Kerbrat-Orecchioni se sont penchés sur le phénomène de l'implicite et ont établi la distinction entre présupposés de la langue **DIA** (*Pierre a cessé de fumer* présuppose qu'*auparavant Pierre fumait*) et sous-entendus du discours **DIA** (*Pierre a cessé de fumer* sous-entend éventuellement *tu ferais bien d'en faire autant*).

Puis, dans le sillage des sciences cognitives, la psychologie et la psycholinguistique se sont penchées sur la compréhension du discours ; elles ont démontré que la compréhension ne découlait pas seulement d'une combinaison de signes linguistiques mais qu'elle reposait également sur le savoir non linguistique de l'auteur, ainsi que de l'auditeur ou du lecteur. En d'autres termes, les chercheurs intéressés par le langage (par **DIA** exemple aux Etats-Unis, Levelt et Florès d'Arcais, Van Dijk et Kintsch, en France Le Ny, ont reconnu que l'implicite (le savoir extra linguistique) était un phénomène infiniment plus vaste que les présupposés de la langue et les sous-entendus du discours (ceux-ci étant d'éventuelles intentions qui restent purement hypothétiques).

Mes propres recherches empiriques sur l'interprétation simultanée à partir de la fin des années 1970 ont confirmé que l'explicite linguistique du discours ne prend un sens pour l'interprète que lorsque s'y adjoignent les compléments cognitifs implicites que sont ses connaissances extralinguistiques pertinentes

Dans le même sens et à peu près à la même période, Grice s'est intéressé à la conversation, et particulièrement à l'implicite ; il a avancé un **DIA** certain nombre de 'maximes', dont la maxime de quantité nous concerne particulièrement : *quand vous parlez, donnez toutes les informations nécessaires, mais n'en donnez pas plus que nécessaire*, en d'autres termes, il y a des choses qui peuvent rester implicites. Plus tard, Sperber et Wilson, suivi par bien d'autres, ont approfondi la notion d'inférence que fait le récepteur pour compléter l'explicite par le non-dit, dont on s'est peu à peu aperçu qu'il l'accompagnait toujours.

J'ai appelé 'synecdoque' l'explicite linguistique qui renvoie à un ensemble plus grand que lui. En rhétorique, **DIA** la synecdoque est la figure de style qui n'exprime qu'une partie pour le tout (par exemple *la voile* pour le *navire*). Mais loin de n'être qu'une simple figure de style, la synecdoque est au contraire, nous allons le voir, une caractéristique permanente de tout discours, une constante de la communication.

**DIA** *Penchons-nous d'abord sur les synecdoques de mots*

Dans un univers unilingue, il est impossible de détecter l'implicite que cachent les synecdoques de la langue (c'est-à-dire des mots ou des expressions figées) ; on ne peut les mettre en lumière qu'en comparant les langues entre elles. J'en ai déjà donné quelques aperçus dans un article de 1976 mais, depuis la date où elles ont attiré mon attention, j'en ai récolté bien d'autres. Je ne donnerai qu'un exemple de synecdoque *lexicale* :

**DIA** Prenons les lexies française 'fer à cheval', anglaise 'horse-shoe' et allemande 'Hufeisen'. Le français et l'anglais mentionnent tous deux l'animal, alors que l'allemand n'en désigne qu'une partie, le sabot ; l'allemand et le français mentionnent le matériau posé sur le sabot (le fer), l'anglais parle du sabot sans mentionner le fer qui y est cloué. Et pourtant ceux qui entendent le mot dans leur propre langue sont renvoyés au même tout, auquel s'applique chacun de ces aspects. On a donc bien là des synecdoques, mais des synecdoques différentes dans chaque langue, qui choisit un aspect seulement pour désigner le tout.

Mais le phénomène de la synecdoque ne se limite pas aux mots de la langue.

**DIA** *Les expressions figées sont aussi de synecdoques*

Les expressions figées sont des combinaisons stables de mots dont l'idée est exprimée dans bien des langues, mais sous la forme de synecdoques encore une fois différentes. Chacune de ces langues n'explicite qu'un aspect du tout mais renvoie au même référent ou à la même sagesse populaire. Vinay et Darbelnet, dans leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, l'avaient remarqué dès 1957 mais sans en tirer toutes les conséquences théoriques pour la traduction. **DIA** Ils en donnent des exemples parlants, à propos des panneaux qui jalonnent routes et autoroutes en Amérique et en France : *slippery when wet* a pour équivalent en français *chaussée glissante*. En anglais la chaussée n'est pas mentionnée, en français, c'est l'humidité qui reste implicite, mais les automobilistes, de langue anglaise comme française, ne s'y trompent pas et ralentissent.

**DIA** *Les synecdoques du discours*, quant à elles, sont constamment présentes dans tout échange, oral comme écrit. Nul besoin de comparer les langues pour les détecter.

**DIA** Seleskovitch écrit en 1982 :

*« La formulation explicite n'est que la pointe d'un iceberg dont le corps principal n'est pas visible mais est cependant très présent à l'esprit de l'orateur et de l'auditeur. Tout acte de parole provient d'un ensemble de connaissances qui reste non-dit et fusionne, à l'autre bout de la chaîne de communication, avec les connaissances et l'expérience de l'auditeur ».* (ma traduction)

Dans le même sens, Umberto Eco en 1985 a longuement analysé l'interaction entre l'auteur et ses lecteurs éventuels et la façon dont l'auteur évalue les connaissances qu'il suppose chez ses lecteurs. C'est un fait que tout locuteur, consciemment ou non, adapte

son discours à ses interlocuteurs en n'explicitant que ce qui leur permettra d'adjoindre un savoir pertinent implicite à l'explicite linguistique (la synecdoque) et de comprendre le tout qu'il a voulu désigner. Le locuteur laisse certaines informations non dites parce qu'elles figurent ailleurs dans son discours ; il en omet d'autres du fait que la situation de communication repose sur des savoirs partagés par la communauté à laquelle il s'adresse, qu'elle soit familiale, professionnelle ou culturelle.

La situation partagée est en effet le lieu de toutes les synecdoques : lorsque dans le métro bondé, vous demandez à la cantonade « *vous descendez ?* », il ne viendra à l'esprit de personne de comprendre votre question au pied de la lettre et de vous répondre, sans bouger d'un pouce, par 'oui' ou par 'non'. Chacun comprendra que vous souhaitez vous rapprocher de la porte pour descendre au prochain arrêt et on s'efforcera de se pousser pour vous laisser passer. **DIA** « *Vous descendez ?* » est une synecdoque pour « *pouvez-vous me laisser passer car je descends à la prochaine* » (remarquez la synecdoque de '*la prochaine*' pour '*la prochaine station*'...). Nul besoin d'explicitier tout cela pour obtenir le résultat souhaité.

Les journaux font un grand usage de synecdoques dans les titres de leurs articles à propos de l'actualité récente. **DIA** Ainsi, dans le Monde du mercredi 6 janvier 2016, ce titre : « *Les Etats-Unis attaquent Volkswagen en justice* ». Je suppose que nous nous souvenons tous de la découverte, il y a quelques mois, des mensonges de cette puissante firme automobile à propos de la propreté écologique des moteurs diesel équipant ses voitures. C'est ce souvenir qui nous fait immédiatement comprendre ce qui reste implicite dans le titre du journal, et qui sera dit dans le corps de l'article, à savoir *pourquoi* les Etats-Unis attaquent Volkswagen en justice.

On aura compris que tout ou presque dans la communication unilingue est synecdoque. Cependant, dans des langues différentes, les synecdoques qui renvoient à une même idée ne sont pas formulées de la même façon.

**DIA** *Les locuteurs de langue différente ne produisent pas le même explicite pour communiquer la même idée.*

En voici deux exemples :

Dans le métro de Londres, lorsque la rame s'arrête à une station en courbe et que les portes s'ouvrent, un haut-parleur annonce : **DIA** « *Mind the gap* ». La précision 'entre le

quai et la voiture' n'est probablement pas jugée nécessaire. Dans le métro parisien, « *Attention à la marche en descendant du train* » est plus explicite. Les deux discours visent à assurer la sécurité des voyageurs, mais le font sous des formes explicites différentes.

Prenons maintenant le mode d'emploi d'un fer à repasser. L'anglais fait la recommandation suivante: **DIA** "*Be sure the iron is unplugged from the electrical outlet before filling with water*". Le français, plus impersonnel, se lit: « *Toujours débrancher le fer avant de remplir le réservoir* ». On a là deux structures de discours très différentes, qui découlent pour chaque langue des normes d'expression pour ce genre de consigne ; et les synecdoques qui renvoient au même tout divergent : « *unplug from the electrical outlet* » est remplacé en français par le seul mot « *débrancher* ». Par ailleurs, l'anglais implice le *réservoir* qu'on remplit d'eau, alors que le français ne dit pas quel liquide doit être versé dans ce réservoir... Dans les deux cas, la consigne, bien qu'exprimée par des aspects différents, est strictement comprise de la même manière.

On voit que l'explicite/implicite fait partie intégrante de la langue mais aussi, et c'est encore plus important, du discours.

*J'en arrive à la traduction.* Mais avant de proposer mes propres idées à propos des répercussions du phénomène de l'explicite et de l'implicite sur la traduction, je passerai rapidement en revue ce qu'en ont dit les traductologues.

#### **DIA** *Les traductologues et l'explicitation*

Vinay et Darbelnet sont les premiers, dans leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, à définir l'explicitation : **DIA** « *Procédé qui consiste à introduire dans LA [la langue d'arrivée] des précisions qui restent implicites dans LD [la langue de départ] mais qui se dégagent du contexte ou de la situation* ». Dans la foulée, ils définissent aussi l'implication : **DIA** « *Procédé qui consiste à laisser au contexte ou à la situation le soin de préciser certains détails explicites dans LD.* ». Delisle et al., dans leur *Terminologie de la traduction* (1999), ne disent guère autre chose. Ni les uns ni les autres n'insistent sur le nécessaire ajout par le lecteur d'un implicite à l'explicite de l'auteur.

Les traductologues ont remarqué que souvent le texte traduit était plus long et plus explicite que le texte de départ. Selon Shoshana Blum-Kulka, la première à avoir consacré en 1986 une étude systématique à l'explicitation en traduction, l'interprétation du texte de départ

qu'effectue le traducteur donne un texte plus redondant en langue d'arrivée que ne l'est le texte de départ. D'une analyse contrastive des différences d'explicité des marqueurs de cohésion dans des textes anglais et leur traduction en hébreu et en français, **DIA** Blum-Kulka a avancé l'idée que l'explicitation était un « *phénomène inhérent à la traduction* ».

Son article a suscité de nombreuses publications embrayant sur son "explicitation hypothesis". Impossible de citer tous les travaux dont les conclusions confirment ou critiquent cette hypothèse.

Les chercheurs ont subdivisé les divers types d'explicitation en catégories. Blum-Kulka distingue, comme Nida avant elle, d'une part l'explicitation 'obligatoire' due aux différences grammaticales entre les langues (par exemple, l'existence ou non d'un genre grammatical.) et d'autre part l'explicitation 'facultative' due soit aux préférences stylistiques du traducteur, soit au fait qu'il adapte son texte à des lecteurs auxquels manquent les références culturelles ou autres que possèdent les lecteurs du texte de départ. D'autres auteurs, telle Klaudy (1998), établissent des catégories encore plus fines de l'explicitation, mais cela nous emmènerait trop loin.

Je ne m'intéresserai pas aux explicitations 'obligatoires', car nous avons tous constaté que les langues sont différentes et **DIA** « *ne construisent pas les mêmes messages avec les mêmes pièces sémantiques* ». Ce type d'explicitation me semble peu intéressant d'un point de vue théorique, sauf pour des études contrastives.

Toute une série de travaux empiriques ont été effectués sur des corpus de différentes tailles, soit d'originaux et de leurs traductions soit de traductions et de textes de même langue traitant du même sujet. Par ailleurs, la plupart des chercheurs discutent de l'explicitation en termes d'*écarts* par rapport au texte de départ et d'*additions* dans le texte d'arrivée.

J'ai dit que l'explicité (la synecdoque) était un fait général du discours, toujours accompagné d'un implicite qui le complète. Or la plupart des traductologues ont à mon sens une vue trop étroite, j'irai même jusqu'à dire trop linguistique, de l'explicitation

Ne traiter que de l'explicitation dans le texte traduit laisse en effet dans l'ombre l'implicite du texte de départ qui lui a donné naissance et qui, dès lors qu'on considère le phénomène sous l'angle de *la communication du contenu du texte* de départ, est ce qui donne son sens au texte. Prendre un peu de hauteur permet de se concentrer sur la problématique majeure

de la traduction : le traducteur parvient-il à donner (ou non) à ses lecteurs l'image la plus ressemblante possible du texte de départ ?

Quant à moi, qui me réclame de la Théorie Interprétative de la Traduction, je ne me place pas du seul point de vue de l'explicitation. C'est sur l'ensemble explicite/implicite que je mets l'accent en vue de détecter si cet ensemble est le même dans les deux discours, alors même que la part respective de l'implicite et de l'explicite peut être différente. En d'autres termes, il s'agit d'étudier la variation entre les deux discours (de départ et d'arrivée) du poids respectif de l'explicite et de l'implicite pour un sens équivalent.

Pour les tenants de la théorie interprétative dont je suis, qui s'intéressent à la transmission du sens en traduction, ce ne sont pas tant en effet les écarts entre les deux langues qu'il importe d'observer à propos d'explicitation, mais bien plutôt la façon dont l'idée que l'auteur communique dans sa langue par une synecdoque donnée se retrouve entière (ou non) en traduction, bien qu'exprimée par une synecdoque différente. Nous ne comparons pas l'explicite entre les deux langues et les deux discours, ni n'essayons de détecter ce qui est explicité dans le texte d'arrivée ; nous nous concentrons sur la façon dont un même sens (ou contenu, ou message) est rendu en traduction grâce à un ensemble explicite/implicite invariant, alors que la part respective de l'explicite et de l'implicite n'est pas forcément la même dans les deux langues.

**DIA** *J'en viens aux causes et aux effets des différences de synecdoque entre l'original et la traduction*

Examinons d'abord les causes

Éliminons d'emblée de notre propos les synecdoques de la langue. Nous avons vu dans la première partie de l'exposé que les langues choisissent des traits saillants différents pour renvoyer à un même référent ; or ce type de synecdoques, aussi intéressant soit-il à constater, ne pose pas de gros problèmes au traducteur, car ces synecdoques trouvent en général leurs correspondances dans les dictionnaires ou lexiques bi- ou multilingues. Tout au plus obligent-elles parfois le traducteur à une recherche documentaire et terminologique qui peut être ardue.

Les synecdoques du discours sont beaucoup plus intéressantes pour le processus cognitif de la traduction car, pour les réexprimer dans l'autre langue, il faut s'être rendu compte non

seulement que les langues sont différentes dans leur syntaxe et leur lexique mais encore que l'explicite linguistique de l'une ne correspond pas obligatoirement à celui de l'autre.

Pourtant, toutes les explicitations de discours ne présentent pas le même intérêt. Par exemple, que le passage de l'anglais au français entraîne automatiquement (et inconsciemment de la part du traducteur) l'ajout de certains articles ou de certains marqueurs de cohésion me semble relativement peu important. En revanche, lorsque le texte anglais porte sur une université américaine exclusivement féminine et que le traducteur met au féminin en français **DIA** le mot 'students' dont le genre en anglais est indéterminé, l'important n'est pas l'explicitation du genre, mais le fait que la prise en compte du contexte est indispensable d'abord à la compréhension du traducteur, ensuite à sa formulation dans l'autre langue : dans une université féminine, les 'students' ne peuvent être que des étudiantes....

Mais j'ai dit que je m'intéressais à l'ensemble explicite/implicite. J'emprunte donc un exemple extrême d'implication à Nicolas Froeliger pour démontrer que la traduction, même beaucoup plus brève que l'original, rend bien exactement le même sens.

**DIA** Il s'agit d'un texte sur le sida ; voici l'original anglais :

*Where people lack access to information about the risks of HIV/AIDS and are denied adequate education, prevention efforts are bound to fail and the epidemic will spread more quickly*

et sa traduction en français :

*Faute d'instruction et d'accès à l'information sur les risques, la prévention ne peut qu'échouer, accélérant ainsi la propagation de l'épidémie.*

Et voici la justification d'une traduction qui comporte 10 mots de moins que l'original :

*People* est une évidence puisque parler du sida et du VIH, c'est parler d'êtres humains ; inutile de reprendre *HIV/AIDS* : c'est le sujet du document ; *adequate* n'a pas à être rendu, sauf à produire une lapalissade, enfin effort est déjà implicitement contenu dans prévention...

Si le contexte joue un rôle essentiel dans la formation des synecdoques, il ne faut pas oublier les connaissances encyclopédiques qui sont indispensables à l'interprétation du texte de départ, c'est-à-dire à sa compréhension et en définitive à son expression dans l'autre langue.



Lorsque la traductrice de *Cannery Row* de Steinbeck, dont le roman se situe sur la côte ouest des Etats-Unis, écrit **DIA** «*Le Chinois sort de l'océan* » pour « *The old Chinaman comes out of the sea* », ses connaissances géographiques déclenchent ce que l'on peut penser être un quasi réflexe : à Monterey, on n'est pas au bord de la mer mais de l'Océan Pacifique.

De manière générale, la mémoire joue un rôle essentiel dans le processus de la traduction. Lorsqu'on lit un texte, quelle que soit sa longueur, on se souvient du début lorsqu'on arrive à la fin. En voici un exemple, tiré cette fois de la traduction anglaise de la nouvelle de Mérimée *Tamango* : Le capitaine d'un navire faisant la traite des nègres discute à terre avec le chef africain qui lui procure sa 'marchandise', en d'autres termes des esclaves. « *Un mousse apporta un panier de bouteilles d'eau-de-vie ; on but.* » Quelques pages plus loin, on lit : « *A la fin du panier, on tomba d'accord.* ». Le lecteur français se souviendra bien sûr que la synecdoque 'panier' signifie 'les bouteilles d'eau-de-vie dans lequel elles sont arrivées'. **DIA** A la lecture de « *A la fin du panier* », il comprendra « lorsqu'ils eurent vidé toutes les bouteilles ». La traduction anglaise de cette phrase est la suivante : "*In the end, when they'd emptied the last bottle of brandy, they made a deal* ». Le traducteur comprend la même chose que le lecteur français mais, au lieu de l'implicite 'panier', il explicite sa compréhension. Laissons de côté les problèmes stylistiques de la traduction littéraire, leur traitement m'éloignerait de mon sujet ici ; il est indéniable que "*In the end, when they'd emptied the last bottle of brandy*" équivaut, quant au sens de la phrase en contexte, à « *A la fin du panier* ». Il y a explicitation sous forme d'un ajout de mots, mais je prétends, contrairement à ce qui a parfois été avancé, qu'il n'y a pas *addition d'information*. **DIA** Nida l'affirmait déjà :

*" it is important to recognize that there has been no actual adding to the semantic content of the message, for these additions consist essentially in making explicit what is implicit in the source-language text. Simply changing some elements in the message, from implicit to explicit status does not add to the content; it simply changes the manner in which the information is communicated".*

En traduction, les synecdoques sont donc causées par le fait que et l'auteur et le traducteur tiennent compte du contexte et des connaissances encyclopédiques pertinentes des uns et des autres.

**DIA** *J'en arrive aux effets de la synecdoque que sont les équivalences et l'obligation dans laquelle est le traducteur d'être créatif.*

Le fait que toute formulation linguistique ne produise qu'un message incomplet tant que n'y est pas adjoint un implicite qui fait apparaître le message dans sa totalité est un puissant argument en faveur de la déverbalisation prônée par la théorie interprétative. L'intrusion de cet implicite, donc du non-verbal, dans la compréhension du traducteur l'oblige à ne pas reprendre telles quelles les formes lexicales et syntaxiques du texte de départ. En fait, la présence invisible de l'implicite lui permet de créer dans le texte d'arrivée des synecdoques différentes. Bien que différentes, ces synecdoques sont équivalentes à celles de l'original car elles en préservent l'ensemble explicite/implicite.

Nous sommes là au cœur du processus cognitif de la traduction : les équivalences dans la formulation du sens. En effet, le sens, notionnel comme émotionnel, n'a de lien fixe ni avec une formulation explicite donnée, ni avec une langue donnée. Si c'était le cas, la traduction serait impossible.

Lorsque le traducteur modifie l'équilibre entre l'explicite et l'implicite afin d'établir des équivalences entre les deux textes, il fait montre de créativité. Je n'en veux pour exemple, sinon pour preuve, que l'image suivante **DIA** de l'héroïne de dessins animés des années 1930-1970, Betty Boop, encore très présente dans l'imaginaire collectif des Américains, une petite bonne femme délurée, court vêtue, à la coiffure en accroche-cœurs. On la voit de dos, se déhanchant avec coquetterie, regardant en arrière et disant avec un clin d'œil : **DIA** « Who will second the motion ? », ce qui figure sur l'image en trop petits caractères pour être lisibles. (Redonner la **dia** précédente un instant, puis revenir à « Who will second the motion ? »)

'To second a motion' est une terminologie employée par des messieurs très sérieux dans des réunions de travail où il faut prendre des décisions. Le personnage, cependant, avec son déhanchement et son clin d'œil, montre bien qu'il n'est pas question de prendre cet explicite au pied de la lettre. Il s'agit clairement d'un jeu sur les mots. La phrase, en effet, joue sur la double signification de l'anglais 'motion', en français 'motion', un terme de procédure, et 'mouvement'. Google traduisant littéralement l'explicite par « Qui va appuyer la motion ? » escamote la plaisanterie. En proposant **DIA** « Qui est prêt à suivre le mouvement ? », Fortunato Israël conserve le double sens de l'original, recréant ainsi le jeu

de mot. Il fait comprendre l'implicite (l'appel du pied d'une séductrice), tout en permettant aussi au sens littéral de continuer à exister.

Pour traduire, le traducteur tient compte de la situation, du contexte culturel, des connaissances du lecteur de la traduction ainsi que des caractéristiques de la grammaire et de la stylistique de sa langue ; les significations explicites ne seront donc pas les mêmes que celles de l'original. La partie explicite de la traduction, adaptée aux connaissances de ses lecteurs, ne portera pas seulement la marque de la langue d'arrivée, mais aussi celle de la créativité du traducteur puisque ce sera à travers des explicites différents qu'il désignera dans sa langue le sens de l'original.

Selon Israël, **DIA** « *la créativité n'est pas un détournement gratuit du texte mais la conséquence du fonctionnement autonome des systèmes linguistiques, des différences culturelles, de l'objectif poursuivi par le donneur d'ouvrage et du savoir-faire du traducteur* » et j'ajoute : de l'omniprésence de l'implicite dans le discours.

Mais la créativité en traduction est un sujet en soi, qu'il serait trop long de développer ici. Cependant, elle entraîne un certain nombre de 'déviations' par rapport à la langue de l'original dues à l'existence de l'implicite. Ces 'déviations' que l'on constate sur le papier entre texte de départ et texte d'arrivée étaient jusqu'ici le plus souvent étudiées pour leur forme, alors qu'en fait elles sont imposées par le message à transmettre et que, si déviation dans la forme il y a, il ne devrait pas, dans les bonnes traductions, en apparaître quant au fond.

J'en ai terminé. J'espère vous avoir convaincus que **DIA** l'implicite est effectivement un phénomène discursif d'importance majeur pour la traduction